

Monseigneur, Mesdames et Messieurs,

Il y a cinquante ans, jour pour jour, que les troupes soviétiques s'organisaient dans la nuit pour occuper la Hongrie.

Le Conseil fédéral déclarait à ce propos devant le Parlement, quelques semaines plus tard, ce qui suit : "Dix ou douze ans après la plus meurtrière des guerres, quelques mois seulement après la révélation et la condamnation par la plus haute autorité de son propre parti des actes inhumains commis sous le règne de Staline, il semblait que certaines choses étaient devenues impossibles, des choses qui sont inconciliables avec les proclamations répétées sur les principes qui doivent inspirer les relations entre les pays : respect de leur intégrité territoriale et de leur souveraineté, non-intervention dans leurs affaires intérieures, non-agression. Ce sont pourtant ces choses-là dont nous sommes les témoins impuissants. Nous avons assisté et nous assistons encore aujourd'hui à la destruction et à l'asservissement réalisé froidement et par tous les moyens : les armes, les enlèvements, les déportations, d'un peuple dont le seul crime est d'avoir voulu recouvrer son indépendance, se donner le gouvernement qu'il avait choisi, organiser sa vie nationale comme il l'entendait et fixer lui-même son destin. Le peuple suisse et ses autorités ont éprouvé une douleur profonde quand, le dimanche 4 novembre, ils ont appris qu'à l'aube une attaque militaire, méthodiquement préparée, avait été déclenchée sur tout le territoire de la Hongrie. Il n'y a pas un Suisse digne de ce nom qui n'ait ressenti avec émotion que quelque chose était en train de s'accomplir qui était une offense à l'humanité et qui détruirait pour longtemps toute confiance dans un avenir meilleur pour les hommes et les peuples. Ce sentiment s'accompagnait de l'admiration et du respect qu'inspire l'héroïsme d'une population qui sacrifie tout ce qu'elle a, même sa vie, dans une lutte inégale et sans merci pour un idéal auquel rien n'a pu la faire renoncer. Tous les hommes libres se sentent atteints par les coups portés au peuple hongrois." (Bull. Stén. CN 1956, p. 754).

Ces paroles contemporaines des événements que nous commémorons ce soir donnent son cadre et son esprit à notre rencontre.

Elle est placée sous le signe de la reconnaissance envers la Suisse et envers les Suisses pour leur accueil. J'aimerais la mettre en résonance avec la reconnaissance, au double sens de l'acte de reconnaître et de l'acte de remercier, de la Suisse et des Suisses envers celles et ceux qui ont pris le risque des plus grands sacrifices pour refuser la fatalité du triomphe de la force et de l'oppression. Les Hongroises et les Hongrois de 1956 ont donné de la dignité et du courage une illustration héroïque dont le rayonnement ne peut cesser d'éclairer non seulement l'histoire, mais aussi et surtout l'avenir : ils nous appellent à veiller constamment à faire tout ce qui est possible pour ne pas laisser se recréer les conditions du drame.

A ce premier titre de reconnaissance s'en ajoute d'autres.

Quelques mois après les premiers signes donnés par les travailleurs polonais, la révolution hongroise de 1956 a fait apparaître au grand jour l'imposture du paradis communiste imposé par l'Union Soviétique. Elle est la première fissure profonde dans le système du bloc de l'Est.

Fissure d'ordre politique à l'évidence, qui ne devait plus se refermer complètement mais au contraire, malgré les apparences, permettre à la lutte pour la liberté de se frayer des voies, à peine visibles pour les observateurs superficiels, vers la désagrégation de l'ensemble.

Fissure d'ordre moral, à l'intérieur même des structures dirigeantes de l'URSS et de celles des pays occupés par ses forces et opprimés par ses complices qui trahissaient leurs compatriotes.

D'ordre moral aussi le désarroi d'un grand nombre des communistes d'Europe occidentale et de leurs compagnons de route, vite surmonté par les moins perspicaces ou les moins

courageux, mais qui a conduit les plus lucides et les plus honnêtes à l'abandon d'une attirance ou au rejet d'une obédience idéologique et politique devenue évidemment odieuse.

La graine était dès lors plantée qui devait finir par faire éclater l'appareil pourtant massif de la muraille construite au milieu de l'Europe pour emprisonner nos frères de l'Est.

La germination et la croissance de cette graine ont été possibles, c'est encore un sujet de reconnaissance et d'admiration, parce que la Hongrie et son peuple ne se sont jamais résignés à accepter comme définitive la victoire de la force armée et de l'oppression totalitaire.

C'est bien de l'intérieur qu'est venue l'impulsion libératrice qui contraste si fort avec la tentation du réalisme, c'est-à-dire de la résignation et de la crainte qui dominait en Occident, même si des personnalités d'exception n'y avaient pas cédé. C'est encore une leçon universelle que nous ont donné celles et ceux qui ont lutté contre tout espoir raisonnable, inlassablement, souvent du fond de leur cellule, contre la tyrannie après 1956 en Hongrie, après 1968 en Tchécoslovaque après 1970 en Pologne.

Reconnaissance encore pour l'apport des exilés hongrois qui se sont installés en Suisse et qui a été pour nous un enrichissement dans tous les domaines, de l'expérience humaine à la culture, à la science, à la politique.

Cet apport s'est manifesté aussi dans la capacité des arrivants, pourtant dépouillés de tout, de s'intégrer et d'illustrer ce que Denis de Rougemont appelle la pluralité des allégeances dont la Suisse veut être un exemple à travers son multiculturalisme et son fédéralisme : être patriote hongrois et citoyen suisse n'est pas contradictoire : c'est au contraire la source d'un supplément d'identité et d'humanité pour la personne et pour la collectivité. C'est une préfiguration de la réalisation de l'idéal d'une Europe qui se construit autour de nous et, si nous savons le vouloir, avec nous.

Cette commémoration nous rappelle que notre neutralité ne nous bâillonne pas même si trop de nos politiciens contemporains, si étrange que cela paraisse, déclarent le regretter. Comme le dit le Conseil fédéral dans sa déclaration de décembre 1956, notre neutralité n'est pas une neutralité morale, indifférente, une fuite devant les responsabilités; elle "n'implique aucune abdication dans les jugements portés sur les événements..., elle ne se dérobe pas devant l'action lorsque celle-ci peut être utile à la cause de la paix" (Bull. Stén. CN 1956, p. 759).

En accueillant les Hongroises et les Hongrois contraints à l'exil en 1956, la Suisse a fait ce qu'elle devait avec un engagement sans faille de toute sa population et de ses autorités. Ce faisant, elle manifestait une solidarité qui doit toujours être le corollaire de sa neutralité : ce lien est plus actuel que jamais. Nous aurons prochainement l'occasion de montrer dans les urnes que nous ne renions pas l'élan de solidarité de 1956.

J'emprunterai ma conclusion à René Payot qui terminait son éditorial dans le Journal de Genève du 5 novembre 1956 par ces mots : " Le sang des martyrs n'aura pas coulé en vain. L'âme hongroise reste invincible. Et un jour viendra où la liberté qui est une force permanente triomphera de la brutalité temporaire".

L'avenir lui a donné raison.

Gilles Petitpierre, Nov. 2006